LES LARMES DE MON CORPS

Régis Mayo

Mentions de publication

Publication en accès libre par l’auteur.

Copyright © Régis Mayo, 2026.

Tous droits réservés, sauf autorisation écrite de l’auteur.

Diffusion autorisée sous licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0.

Attribution obligatoire - usage non commercial - aucune modification.

Version PDF A4 - Avril 2026.

Document mis à disposition par l’auteur.

LES LARMES
DE MON CORPS

Les larmes
de mon corps

Régis MAYO

Cry baby, nobody hears you

Ma naissance fut douloureuse.

Des heures ont été nécessaires pour m'expulser du ventre maternel. À croire que j'avais compris, même avant ma naissance, la dureté d'une vie consciente et je ne la souhaitais pas.

Après une nuit de travail, la sage-femme sécha la petite main encore flétrie par le liquide amniotique. Elle observa sa main, une ligne coupée en son milieu se dessinait au creux de sa paume. Tendrement, avec appréhension, elle ouvrit la seconde, la gauche, répéta son geste et s'assura que ce trait particulier à l'une n'avait pas sa copie à l'autre.

Elle en avait vu des drames, des bébés à peine sortis du cocon protecteur de leur maman, marqués par le sceau de la providence.

La malformation, très peu dépistée à la grossesse en ce début d'année 1970, était un choc pour les parents.

Certains voyaient dans cette descendance un échec ou une culpabilité qui ne s'atténuerait pas avec les années.

D'autres la ressentiraient comme une épreuve à surmonter, pour les plus croyants, un signe du divin, unis dans l'amour et la compassion.

Fort heureusement, se disait-elle, malgré les difficultés de l'accouchement, ce bébé partait dans la vie avec toutes ses chances, une vie bien remplie et pleine de promesses, espérait-elle.

Assurément, la vie était légère. L'après mai 68 donnait des couleurs aux enfants de la nation française. Le mouvement avait décorseté des dogmes désuets et ouvert un parfum de liberté.

Terminé les années yé-yé, les *Salut les copains*, les chanteuses à couettes, voilà venu le temps des hippies aux cheveux longs. La culture américaine se répandait comme une traînée de poudre. Elle connut son apogée en 1969 avec le festival musical de Woodstock, c'était l'heure de la libération de l'esprit et du corps.

En France, d'autres mouvements suivaient, il était urgent de repenser la société. Cinq ans auparavant, les femmes étaient toujours sous la tutelle de leur mari. Elles avaient le droit de travailler uniquement avec leur accord et dans l'impossibilité d'avoir un compte bancaire.

Et les homosexuels, aujourd'hui encore, étaient poursuivis et jetés en prison en raison de leur orientation sexuelle.

Il y avait tant de combats à mener, pensait-elle, un monde à bâtir, plus juste, plus égalitaire, plus fraternel.

C'est avec un sourire bienveillant qu'elle posa délicatement le bébé sur la poitrine de sa maman aimante.

Les cris cessèrent, l'enfant calme s'endormit.

Quand la nuit se met à tomber

J'ai très peu de souvenirs de mon père, enfant. À deux ans, il partit de la maison.

Je me rappelle uniquement cette nuit profonde dans laquelle je me lève en pleurs.

Je me vois me diriger vers la chambre à coucher parentale pour calmer sans doute un mauvais rêve.

Mon père, agacé, m'ordonna de dormir à même le sol, je m'exécutai et m'allongeai, recroquevillé sur le tapis de lit persan, évitant par cette ruse un parquet froid.

Bien plus tard, j'en ai parlé à ma mère, elle ne se le rappelait pas. L'ai-je fantasmé ?

L'ai-je fabriqué pour compenser l'oubli d'une figure paternelle, quand bien même désagréable ?

En tous les cas, je garde cette seule image de mon père, petit.

Nous vivions, ma sœur et moi, dans un appartement à Oullins dans la banlieue lyonnaise, plus précisément à la Glacière, résidence des Fleurs. Je n'en ai vu aucune fleurir, si ce n'est des pissenlits qui couvraient une partie de la pelouse sur laquelle on jouait à l'arrière des immeubles.

Ma mère avait eu le temps de faire une fille de treize mois ma cadette.

Les journées étaient rythmées par le départ de Maman pour le travail et nous pour l'école. Tata venait nous récupérer pour le déjeuner et à la fin du repas nous ramenait au primaire.

Une tata de substitution située trois étages plus haut, qui prenait son rôle de nourrice avec sérieux et dévouement.

Ma vraie tante maternelle, Tatie, habitait plus bas, au premier étage. On la voyait peu, hormis le dimanche chez Papi et Mimi.

Les affinités se trouvaient plus haut, chez Tata. Peines de cœur et joies se partageaient au dernier étage, résonnant souvent dans le hall d'entrée quand Maman venait nous chercher. Elles aimaient bavarder sur le pas de la porte pendant que nos gesticulations et notre impatience se manifestaient.

Les réunions familiales se déroulaient le sacro-saint dimanche. Comme de nombreuses familles, nous nous réunissions autour d'un repas festif.

Papi râlait beaucoup comme à son habitude, sur tout. Des trains qui n'arrivaient pas à l'heure, de la France qu'il ne reconnaissait plus, de la perte de son prestige. Ancien communiste, il dérivait fortement à droite, voire à l'extrême droite.

Ancien résistant de la Seconde Guerre mondiale, il avait pris à dix-sept ans le maquis, fusil à l'épaule, pour bouter l'envahisseur allemand. Je crois que ses illusions sont restées là-bas, dans le maquis. Il racontait peu ces années-là. Une fois, je lui avais posé la question, encore enfant. Les yeux écarquillés, j'attendais un récit héroïque à l'image des films d'aventure que Maman me laissait regarder.

Il répondit, désabusé, qu'il avait été témoin d'atrocités dans les deux camps.

D’honnêtes gens, mes grands-parents, ils avaient travaillé toute une vie. Mimi au PMU, elle encaissait les paris hippiques et Papi au Marché Gare de Lyon, à surveiller les marchandises en transit.

En fin de journée, nous rentrions, prenions un bain pendant que Maman sortait du réfrigérateur des restes qu’elle mettait à chauffer. Lavés et en pyjama, on la rejoignait dans la cuisine, s’attablait et mangeait silencieusement. Un dimanche soir comme les autres, j’étais angoissé à l’idée de me coucher, d’abord, puis de me réveiller le lendemain matin pour entamer une nouvelle semaine d’école.

Pendant que le générique du film de la une débutait, Maman nous bordait au lit, tendrement avec des mots doux et un baiser en récompense.

La nuit n’était pas mon amie. Agité, le sommeil léger, j’étais en proie à des cauchemars récurrents. Je redoutais ces nuits entrecoupées par des crises de somnambulisme. Je ne sais pas à quel âge j’ai commencé, mais le sachant assez tôt, je crois, la pensée de déambuler dans le couloir de l’appartement tel un fantôme sans volonté me glaçait le sang.

Cela a duré quelques années puis s’est arrêté.

Bleu nuit

Très peu d'hommes sont venus à la maison. Il y eut André, grand, frimeur, veste en cuir marron.

Ma sœur et moi approchions les huit ans, je pense. Il était venu passer la soirée avec nous, enfin plutôt avec Maman. Elle nous avait mis au lit comme d'habitude vers 20 h 30, chacun dans notre chambre.

J'ai le souvenir que la sœurette n'avait pas apprécié du tout sa venue. Et pour cause, il toquait au mur du salon qui donnait sur sa chambre. Il s'amusait à lui faire peur. Virginie, effrayée, pleurait. Après cet épisode, on ne le revit plus à la maison.

Il y eut Hervé, marié, une rencontre sérieuse aux yeux de ma mère. Je me rappelle son teint hâlé et ses yeux verts. Un bel homme qui la mettait dans tous ses états. Maman, amoureuse, acceptait la situation au point qu'un jour je la vis agenouillée, lui assis, elle, suppliant de rester. Cette humiliation, je la vécus aussi pour moi. Il n'y en a pas eu d'autres.

Et puis le troisième homme, Pascal, mon futur beau-père et collègue de travail de ma mère. Plus jeune de huit ans, on le trouvait rigolo, il venait souvent à la maison. On devait avoir neuf et dix ans. Il s'intéressait à nos histoires, ce qui nous changeait des relations précédentes.

Nous aimions déballer les cadeaux de Noël en sa présence, cela nous faisait un bon copain de jeux les jours suivants. Circuits électriques, voitures ou trains, jeux de société, nous partagions ces moments de détente en famille malgré parfois des petites colères de ma sœur, qui n'aimait pas perdre.

Pascal en rajoutait, la charriait. Au Monopoly, il scandait « les maisons ! », « les maisons ! », avec un zozotement imitant la diction qu'elle avait parfois avec son appareil dentaire, quand, ruinée, elle devait vendre ses propriétés.

Il faut dire qu'il était assez fort dans cet exercice. Grand enfant lui-même, une victoire devait s'accompagner d'une moquerie la minute suivante.

Sur le coup, c'était désagréable, mais on en riait bien après avoir digéré la défaite.

Dans ces années, il n'y avait pas encore les objets connectés, les mobiles taille XXL arrivaient tout juste et les smartphones étaient aux abonnés absents.

On jouait encore à l'ancienne alors que les célèbres jeux vidéo comme *Pong*, *Space Invaders* ou *Pac-Man* des salles d'arcade entraient dans nos salons timidement avec la console Atari, branchée à l'unique poste de télévision de la maison.

On se divertissait classiquement, la musique aussi n'avait pas encore fait sa mue. Elle était analogique exclusivement, les vinyles tournaient sur des platines. Les walkmans, les ancêtres des obsolètes iPod, munis d'une prise jack pour le casque, s'écoutaient avec des cassettes à bandes magnétiques.

On s'en accommodait très bien. Idem pour ma place au sein de la famille, je la cédais volontiers. Nous étions quatre désormais, une famille recomposée, plus équilibrée, je pensais et, par conséquent,

cela laissait encore moins d'espace pour mon père qu'il nous arrivait de voir très occasionnellement.

Et puis il y avait Papi et Mamie, côté Mayo, qui tentaient à la moindre occasion de nous rapprocher de leur fils. Ce n'était pas gagné, car eux aussi entretenaient des relations compliquées. Et par effet de réciprocité, le fils prodige, l'artiste de la famille, celui qui, enfant, crayons à la main, dessinait comme un Dieu et qui sortit brillamment à sa majorité de ses études aux Beaux-Arts, leur portait une rancœur tenace et profonde. Nous, on prenait parti pour les grands-parents, et surtout, pour maman.

Je crois aussi, par confort, nous ne voulions pas être bousculés dans nos habitudes. Papa était loin, une image lointaine aux contours flous. Les tentatives de rapprochement ont presque toutes échoué, à part peut-être une année pour moi et pour Virginie, qui, bien des années plus tard, réussira à établir une intimité presque filiale.

Ils nous emmenaient en vacances l'été à Salindres, dans leur maison de campagne. Bien installés à l'arrière de leur vieille Mercedes beige aux kilomètres élevés, Papi casquette sur la tête, nous conduisait pendant que Mamie, assise à côté, faisait de grands gestes pour lui indiquer la route à suivre. C'est que Papi se faisait vieux, vingt ans d'écart les séparaient. Mamie, encore alerte, le tenait concentré.

Dès que l'on franchissait le portail de leur propriété, on sortait en courant comme des zébulons catapultés de leur boîte. On allait voir la petite piscine, en forme de huit, toujours déçus qu'elle ne soit pas remplie dès notre arrivée.

On se sentait bien chez eux, que cela soit l'été ou l'hiver dans leur appartement à Rillieux-la-Pape. Des tableaux de Papa décoraient les murs du séjour. Papi assis dans son fauteuil, télévision allumée, consultait les pronostics hippiques dans le journal local. Ils avaient ça en commun Mimi et Papi, les paris sportifs de courses de chevaux.

Mon grand-père paternel misait, parfois gros, et ma grand-mère maternelle les enregistrait.

Il avait gagné beaucoup et perdu beaucoup. Il ne faisait pas que jouer, il détenait un magasin de tapis d'Orient à Lyon, on s'y rendait parfois le voir. De grands tapis, suspendus à la verticale par des accroches aux plafonds ou posés sur les sols ou bien encore sur des rouleaux cylindriques, occupaient le local à deux étages. J'aimais cette ambiance rassurante au parfum d'Orient qui appelait au voyage.

Papi était un immigré turc, de confession juive. Il avait décidé de quitter son pays natal pour tenter sa chance en France. Chauve et imberbe, il nous avait raconté qu'il avait perdu ses cheveux et sa pilosité lors de sa traversée en mer. Il nous amusait avec ses anecdotes qu'il glissait au déjeuner. Serviette au cou, il parlait tout en craquant son pain azyme, laissant échapper des miettes qui sautillaient sur sa bedaine volumineuse.

Croyant, il se rendait parfois à la synagogue pour prier. Un jour, nous l'avons accompagné et quelle a été ma surprise de voir hommes et femmes séparés par un étage. Ma sœur et moi n'avions aucune culture religieuse ni catholique par ma mère ni juive par mon père. Non baptisés, c'était une volonté de Maman de nous laisser libres de croire ou de ne pas croire, de choisir notre culte en pleine conscience, bien aidés par les lois républicaines d'un pays laïque comme la France.

Papa, lui, je ne sais pas s'il avait la foi. Plutôt obsédé par son travail d'illustrateur publicitaire et par ses créations, il avait réussi à refaire sa vie. Il me semble que c'était une période heureuse pour lui, motivé par une compagne intelligente, de beaux enfants aimants et par un chien soyeux aux yeux clairs.

Nous avons passé quelques week-ends dans sa maison familiale, une grande ferme rénovée sur un grand terrain. Je l'ai vu travailler

sur sa table à dessin, appliqué, exigeant, demandant conseil à sa femme.

Il nous avait emmenés une fois en vacances, une détente salutaire facilitée par le soleil, la mer, les soirées douces et sa belle-fille Karine, ma partenaire de jeu. Sauf pour Virginie, souvent en pleurs, qui nous voyait partir à la plage, alors qu'elle devait rester dans l'appartement avec Papa pour la peindre. Des pauses quotidiennes qui ne la ravissaient pas pour une enfant de douze, treize ans.

À la fin du séjour, j'annonçais à Maman de vouloir vivre avec Papa. Ce fut le drame. Et puis, finalement, la reprise de l'école mit fin à cette envie. Je me demande encore si ce souhait avait été réalisé, quel chemin alors j'aurais suivi.

En 1982-1983, nous faisions nos bagages pour l'Auvergne. Pascal avait reçu une promotion. On avait décidé de quitter la région lyonnaise et de rejoindre notre nouvelle maison dans la banlieue de Clermont-Ferrand.

Une nouvelle vie commençait.

1

J'étais heureux. À la campagne située sur les hauteurs de Ceyrat, je parcourais quinze minutes à pied pour me rendre à ma nouvelle école. Assez timide et réservé, je n'avais pas une foule de copains. De nature solitaire, un ou deux suffisaient à mon équilibre.

Un camarade de classe, Vincent, capitaine du club de football de sa section, m'intégra à l'équipe. Ils étaient ravis de trouver un nouveau renfort en attaque. Plus confiant en mes possibilités, j'avais été remarqué en échelon régional et j'avais eu le droit à quelques lignes dans le journal local. Mais le fait de quitter mes coéquipiers et devoir passer par des tests d'aptitude me semblait insurmontable, je renonçai donc à cette opportunité par peur de l'échec sans doute, un sentiment qui me chevillait au corps.

Je jouais depuis tout petit, j'étais passé par toutes les catégories, de poussins aux minimes dans le club CASCOL d'Oullins.

Attaquant, ailier droit, j'étais rapide et instinctif avec une technique moyenne et peu de certitudes. Comme pour l'école, je me cachais, préférant rester dans l'anonymat.

Les catégories étaient classées par niveau, d'une à quatre. Souvent en quatre, la moins bonne, j'étais titulaire à tous les matches.

Mon grand-père maternel me déposait en voiture, il assistait aussi aux rencontres le dimanche et à certains entraînements. En famille, il disait que j'étais plutôt bon, mais que je jouais seulement quand on me passait le ballon.

Je me souviens d'un jour de pluie, lors d'un entraînement, où l'équipe quatre devait se confronter à l'équipe une. Ailier droit de formation, ce jour-là, très réveillé, je faisais la misère à mon défenseur, en créant beaucoup d'occasions pour mes partenaires, jusqu'à inscrire un but par un enchaînement vif.

Un éducateur me demanda au coup de sifflet final dans quelle équipe je jouais, je lui répondis la quatre.

La semaine suivante, comme chaque début de séance, on s'aligna en rang d'oignons par niveau pour une revue d'effectifs.

Un entraîneur prit la parole, louant les vertus de la solidarité, des valeurs sportives et de la méritocratie. Enfin, avec des mots simples, compréhensibles pour des enfants de huit ans. Puis après une pause, il cita mon nom, assez honteux de voir tous ces regards se tourner vers moi, il annonça que je rejoignais l'équipe une. Surpris, j'aurais dû être fier de cette promotion, et pourtant, le syndrome de l'imposteur encore inconnu me foudroya. Tête basse, je me positionnai en queue de la une.

Ma nouvelle équipe affrontait l'équipe deux qui, sur le papier, était la moins forte, mais nous savions que régulièrement la seconde la battait. Ce fut un désastre. Jouant avant-centre, je ne reçus presque jamais le ballon. Je me rappelle une course avec le ballon en duel avec un défenseur, il réussit à me sortir en touche par un coup d'épaule rageur. Un autre moment, une passe au centre me permit de contrôler au vingt mètres et de déclencher ma frappe qui trouva gentiment les mains du gardien. Pour le reste, je restai spectateur de mes coéquipiers.

Trop jeune et sans confiance, je rétrogradai en équipe trois sans gloriole.

Pascal, lui, ne se plaisait pas dans le Puy-de-Dôme. Je me souviens qu'il portait le week-end un jogging qu'il ne quittait plus jusqu'au dimanche soir. D'un autre côté, c'était pratique, il n'avait pas à se changer pour disputer des matches de tennis dans la résidence un

peu plus bas. Nous jouions ensemble des parties serrées, qui se terminaient régulièrement par une victoire de mon beau-père. Il employait des stratégies pour m'avoir au moral. Des coups liftés ou flottants pour casser le rythme me faisaient perdre ma concentration. Je tapais comme un bourrin, souvent en coup droit, mon point fort. Je finissais par déjouer, sortant les balles d'un bon mètre. Je voyais son sourire au fond du terrain, ce qui m'agaçait encore davantage. Pour être honnête, il lui arrivait de me laisser gagner pour atténuer ma frustration. On remontait exténués à la maison en refaisant le match.

Les parties de ping-pong dans le garage avaient ce même goût de défaite. De bon niveau, je m'écroulais par manque de contrôle.

C'était dans ce même garage, planqués, que nous avons fumé notre première cigarette, ma sœur et moi. Paniqués d'être découverts, on la jeta après quelques bouffées non inhalées.

Il y eut aussi une autre première fois, Virginie qui m'appelait du couloir des toilettes. Porte ouverte, affolée, elle m'ordonna de ramener Maman au plus vite. Alerté, j'exécutai et descendis les marches quatre à quatre et l'extirpai rapidement de la cuisine.

Elle monta, décidée. Je l'entendis dire à ma sœur qu'elle devenait grande, qu'il n'y avait rien d'inquiétant, c'était le cycle normal de l'évolution d'une jeune femme.

Les filles étaient rassurées, moi aussi. Avec un léger haussement des épaules, je repris mes activités. Rien de grave, m'étais-je dit, c'était la vie !

Durant cette période, Maman et Pascal sortaient peu les jours de repos. Avec peu d'amis, nous restions en famille. L'hiver auvergnat était froid et rude, nous attendions le printemps avec impatience.

Je me rappelle une sortie en plein air avec Pascal et Virginie un samedi. Nous, les mecs, on aimait bien les sports mécaniques, la Formule 1. Chauvins, on supportait les Français.

Alain Prost étant notre chouchou, appelé « le professeur » par le paddock et les initiés. Fin tacticien, il savait régler sa monoplace au cordeau et tirer profit du moindre fait de course. Plus tard, retransmis à la télévision, des passes d'armes légendaires furent menées entre deux pilotes à la rivalité exacerbée, Prost et Senna, qui participèrent au firmament d'une discipline qui, à la mort d'Ayrton Senna, ne retrouvera plus, à mon sens, cette dimension spectaculaire, laissant place à des artifices et des réglementations pour pallier le manque d'intérêt.

Mon beau-père avait donc décidé de nous emmener voir une course de voitures, mais en modèles réduits, des championnats étaient organisés comme chez les grands. Ça bataillait ferme. Munis d'une télécommande de pilotage, leurs bolides traçaient le bitume en laissant échapper un léger nuage de fumée noirâtre. Virginie, présente, bougonne, peut-être bien punie. Elle avait eu sans doute l'obligation d'assister à cette compétition que nous jugions, nous, les garçons, des plus amusantes.

Quoi qu'il en soit, aussitôt le drapeau à damier sorti, nous remontâmes dans la voiture à l'échelle 1 sur 1 d'une Super 5. Assis à l'arrière de la Renault, Pascal au volant, nous prîmes la direction de la maison.

Il conduisait comme à son habitude nerveusement, mais cette fois-ci, à l'image d'un pilote automobile, il poussait les vitesses à leurs limites, faisant rugir le petit moteur survitaminé, l'aiguille dans le rouge, il s'était mis à commenter : « Attention ! Prost va doubler… » Cramponnés au dos des sièges avant, les yeux rivés sur la première voiture, nous donnions peu de chance à notre concurrent du jour. La Super 5 entamait sa remontée, rapidement, sans DRS, sans gomme tendre, elle rattrapait son retard. À un mètre, Pascal donna un coup de volant à gauche, avançant à la hauteur de la voiture. L'autre fit de même et j'entendis l'impact de la tôle pliée et le crissement des pneus changeant de direction, la Renault

finissant sa course hors piste, encastrée dans un trottoir surélevé. Prost vaincu par abandon, la direction de course ne réclama aucune pénalité pour cette manœuvre dangereuse. Tout le monde allait bien et c'était l'essentiel. Debout, on pouvait encore croire à nos rêves et poursuivre notre route.

Sentiments amoureux

Je m'éveillai aux désirs, j'étais sensible à la beauté des filles de mon âge.

Nous allions comme chaque année à Bandol pour les vacances d'été, une station balnéaire dans le Var.

Nous y retrouvions copains et copines venus des quatre coins de la France. J'avais connu Barbara, sa sœur et sa mère l'année précédant le déménagement à Clermont-Ferrand.

Tout de suite, j'avais été séduit par cette famille libre, provocante et non conventionnelle. La mère parlait sans tabou des hommes, nous invitait en soirée à voir ses filles, riait de notre timidité et de notre naïveté et provoquait chez nous des fantasmes que l'on aimait bien ensuite raconter entre potes, excités par les transgressions de cette mère d'un nouveau genre.

Je ne divulguais pas mes sentiments pour l'une de ses filles, je la jouais détaché, le petit gars qui en avait vu d'autres.

Tout chez elle était harmonieux, un visage angélique : son teint doré par le soleil du Sud sublimait ses yeux verts en amande, et ses lèvres bien marquées d'un rouge pâle ne demandaient qu'à être approchées.

La nature voyait grand, son corps répondait aux mêmes exigences. Poitrine ferme et généreuse, courbure des reins marquée et fesses bombées à faire pâlir les maîtres de l'impressionnisme, tel le peintre Ingres.

Un amour platonique qui ne sera jamais assouvi. De la puberté à la majorité, je n'ai jamais osé lui déclarer mon amour, ou voulu finalement, préférant garder d'elle cette image parfaite ou la mienne peut-être bien.

Cela ne m'a pas fait moine pour autant. Durant ces étés, j'ai connu d'autres filles, des jeux de séduction d'un jour ou d'une semaine. Je plaisais aux filles, ce qui m'aidait à surmonter ma timidité maladive. On me disait mignon, je ne comprenais pas pourquoi.

Trop typé, trop brun, pas assez grand, de l'idéal Brad Pitt, je ressemblais plus à un cousin éloigné de Tom Cruise, originaire d'Amérique du Sud.

Il y eut les boîtes de nuit, les jeunes femmes d'un soir, fortement alcoolisées, il était alors facile de flirter, souvent insolent et sexiste pour la galerie et finalement piètre amant. J'ai une pensée pour elles à cet instant.

En résumé, un jeune con qui croyait qu'il était né sous une bonne étoile et que la vie était un grand terrain de jeux sans contraintes et obligations.

Le retour du boomerang fut violent !

Minuit

Après un an et demi en Auvergne, me voilà de retour dans la banlieue lyonnaise, cette fois-ci à Écully, une ville en Rhône-Alpes à l'opposé de la précédente, Oullins. C'est ici que j'ai suivi ma scolarité de treize à dix-huit ans.

Je découvris un autre milieu, plus urbain, plus bourgeois aussi où l'apparence et les conventions sociales prenaient le pas sur l'authenticité des rapports humains. Je l'ai appris avec le temps à mes dépens.

Pour l'heure, en 1984, sous la présidence de François Mitterrand, mes nouveaux copains et moi vivions, sans le savoir, une révolution culturelle avec la libération des fréquences radiophoniques via la FM et la création de la première chaîne cryptée télévisuelle payante Canal +.

Biberonné par un nouveau genre musical : la new wave et ses sons électroniques puissants, comme OMD, Depeche Mode, Talk Talk, Tears for Fears ou bien plus *dark*, comme The Cure, Talking Heads, Cold Cave…

Ajoutez le ton décalé de Canal + et ses films interdits au moins de dix-huit ans à minuit de chaque début de mois, nous avions là un cocktail détonant pour des adolescents en mal de sensations fortes.

Mes camarades de jeu me ressemblaient, un peu flemmards, élèves moyens, très peu intéressés par les études.

Arrivés en classe de quatrième au collège, à quelques pas de notre résidence, ma sœur et moi apprîmes vite les usages et coutumes de notre nouvel environnement, facilités par des étés permissifs.

Je n'ai pas le souvenir d'avoir réellement étudié pendant ces années. Rêveur à la seconde où je m'asseyais devant un bureau, mon esprit vagabondait.

Le trouble de l'attention n'était pas encore diagnostiqué de façon systématique, on ne connaissait pas bien ce syndrome, préférant attribuer ce comportement à une adolescence perturbée.

Je me rappelais la journée passée ou des souvenirs plus lointains, comme la fois, encore au collège, où nous avions détourné la fonction du stylo à bille pour nous en servir de sarbacane, des boules de papier mâché venaient s'écraser sur le tableau de l'enseignante entre deux coups de craie. Ou parfois, moins drôles, quand la professeur d'anglais nous interdisait de prononcer un mot de français et que nous devions passer sur l'estrade, les *stupid monkey* fusaient dus à la pauvreté grammaticale utilisée.

J'avais hâte que les cours se terminent ou qu'une pause vienne interrompre la monotonie ambiante. On allait se cacher au fond du préau et testait notre capacité à enfreindre le règlement. Poing entrouvert, le filtre de la cigarette tenu entre le pouce et l'index, nous aspirions de profondes bouffées avant de transmettre l'interdit à notre voisin avec un « tiens » hâtif et nasillard, le bout incandescent encore rouge vif. On rejetait ensuite la fumée en saccades pour éviter la formation de nuages blancs stagnants à proximité de nos petites têtes rebelles en devenir.

Parfois, je croisais un regard dans les couloirs de l'école et mon cœur s'emballait, une chaleur heureuse parcourait mon corps. Cherchant à revivre ce moment furtif, assis face aux professeurs, je ne les écoutais plus, je repensais la rencontre en n'excluant aucune sensation.

Cahin-caha, je passais au lycée et ma sœur m'accompagnait dans ce cursus scolaire sans éclat. Nous avons fait notre seconde ensemble dans la même classe, la faute d'un redoublement intervenu en sixième sur les conseils de mon principal d'un établissement privé.

Ma mère souhaitait un encadrement plus strict, plus favorable aux études, pensait-elle.

J'ai appris à son grand désespoir comment faire le mur littéralement entre midi et deux, préférant des crêpes chez un pote qu'un repas à la cantine. Comment embrasser une camarade de classe dans les bois ou comment dormir pendant les leçons de catéchisme.

Pardon, Maman de ces espoirs vains !

Mais le vrai glissement, je l'ai connu pendant les années de lycée. On commençait à se rouler quelques joints avant de se rendre dans des soirées privées. On les additionnait à l'alcool versé à volonté. Enivrés, on dansait, les yeux brillants, battant la mesure, plus rien n'avait d'importance, seulement le plaisir d'être ensemble, vibrer, crier, rire… bouger, boire, fumer… instinct primal libéré…

J'avais fait une croix sur le sport. Un copain avait réussi quand même l'année d'avant à m'embarquer dans le club de rugby de la ville. Entraînement deux fois par semaine, trois-quarts aile, j'avais ma place, j'y suis resté une année. Un peu trop violent à mon goût, je préférais davantage les troisièmes mi-temps au milieu de la nuit. Quand Cendrillon rentrait, nous, on se préparait à sortir. À partir du vendredi, pas encore majeur, on se rendait en discothèque. Toujours une petite appréhension quand arrivait notre tour devant l'entrée, le videur tout-puissant, tel un empereur romain d'un jugement surfait, pouvait, d'un geste, nous renvoyer dans nos pénates et gâcher la fête.

À dix-sept ans, le samedi, je récupérais de la veille aux Galeries Lafayette, pas pour faire des emplettes, mais pour y travailler en

tant que caissier au rayon vêtements. J'avais envoyé un CV à tout hasard et j'avais eu la mauvaise surprise d'être retenu. Je me traînais, somnolent. Je scannais les articles mécaniquement avec, en tête, la soirée à venir, prêt à repartir pour une nouvelle virée.

Il y avait toujours des parents en vadrouille, ce qui facilitait les excès nocturnes en tous genres.

Chéquier en poche, je craquais mon salaire en bouteilles dans les boîtes de nuit jusqu'à l'overdose bancaire. Je me rappelle la gueulante reçue par ma mère quand elle avait appris ce découvert non autorisé et les week-ends suivants mornes sans mes copains de fête.

Des bêtises, j'en ai fait, je n'en suis pas fier. Je ne peux pas dire que j'étais influençable, je le faisais parce que j'en avais envie.

Virginie aussi suivait une pente dangereuse, mais on s'en souciait peu, le propre de la jeunesse, nous prenions nos risques.

J'aurais pu ne pas me relever d'une nuit de défonce, d'un état comateux, d'une rixe mal embarquée ou d'un accident mortel sur une route, faits divers souvent relatés dans le journal régional du lundi.

Mélodrama

Autour de mes dix-huit ans, cette vie insouciante prit une tournure tragicomique. Elle n'était rien encore à ce que j'allais subir bien des années plus tard sur les réseaux et les infamantes réputations que l'on peut fabriquer à coups de clics par des personnes mal intentionnées.

En rassemblant mes souvenirs de bises familiales, de baisers ou d'actes amoureux à l'adolescence, j'en avais conclu que je possédais une haleine redoutable dont la singularité se manifestait par sa portée plus ou moins longue en fonction des contrariétés du moment, du stress, des repas avalés ou de type de boissons bues. De longue haleine selon l'expression consacrée, cette particularité insignifiante au regard de la complexité du corps humain, mais essentielle dans les relations sociales, deviendra une croix à porter sur le chemin d'une vie d'homme.

En réaction et par un comportement juvénile, j'avais décidé de ne plus voir personne. J'arrêtai mes études. Je quittai la terminale à quelques mois du bac.

La sortie de cette crise, je l'ai connue par la mutation de Pascal, mon beau-père, qui accepta un poste à Marseille.

Toute la famille l'accompagna et vit dans ce départ un renouveau. On se débarrassait de nos oripeaux et de nos croyances pour une vie meilleure, espérait-on.

Ombre et lumière

Les premières années furent difficiles, je ne faisais pas grand-chose, je cherchais des petits boulots, sans grand succès.

Virginie, de son côté, avait trouvé une place en CDI dans un établissement bancaire. Elle entrait de plain-pied dans la vie active, ce qui clôturait définitivement le chapitre d'une adolescence mouvementée.

À la maison, Pascal ne supportait plus mon inactivité et Maman avait du mal à apaiser les tensions.

La solution, selon eux, c'était de me refiler chez Dominique, une cousine de Pascal, qui habitait non loin de notre domicile marseillais.

Nous nous entendions bien, on se voyait chaque été à Bandol, car elle était propriétaire depuis de longue date d'un duplex dans la résidence de nos vacances. « Athéna » était une histoire de famille, ses parents déjà occupaient les lieux, puis frères et sœurs, enfants, fils et filles d'enfants, la grande fratrie des parents de Pascal se donnait rendez-vous ici chaque année.

Quinze ans nous séparaient. Elle était malheureuse. Son mari la délaissait par son travail, mais surtout dû à la pratique intensive de son sport favori, la planche à voile, n'hésitant pas à faire des milliers de kilomètres hors hexagone à la recherche d'une compétition à gagner.

Mère de trois enfants, elle voulait aider et, sans doute, rompre son quotidien.

Pendant deux ans, je tentais de passer mon bac en candidat libre.

Je vivais chez elle. Le matin, j'étudiais et l'après-midi j'avais quartier libre pour m'adonner au sport. Je le partageais entre planche à voile et VTT.

Son mari me donna le matériel pour le premier et vogue sur les flots !

Par temps de brise légère ou de fort mistral, assidu, je glissais au vent marin avec un windsurf rafistolé d'un autre siècle. Il faisait son poids, mais étant jeune, je le portais à bout de bras, le montant ou le descendant de la voiture jusqu'à la plage de la Pointe-Rouge.

J'aimais le son du mouvement des vagues clapotant sur la planche au moment du départ et l'accélération provoquée par un bordage rapide sous le souffle du vent.

L'air gonflait la voile, j'ajustais la position de mon corps, en balancier en fonction de la force du vent, puis, bien calé, regard droit devant, je fendais la mer, laissant dans mon sillage une écume bouillonnante.

Il arrivait parfois que la planche s'incline à l'arête, je savais que là, j'atteignais les limites. Ça me plaisait, j'entendais le vent battre la voile et les oreilles, les projections d'eau frappaient mon visage, seul avec les éléments, j'étais libre, léger, vivant.

D'autres jours, je prenais le vélo tout-terrain, parfois accompagné de Jean, le mari de Dominique, on se faisait des balades dans les calanques de Morgiou et Sormiou. Cela ressemblait plus à des courses, il voyait tout comme un défi à relever où seule la première place était acceptable.

À fond, les tours de plateaux à leur rendement maximum, on dévalait les pentes. Jean, qui s'interdisait de freiner, me devançait chaque fois.

Par contre, en montée, je prenais ma revanche. Assez lourd et musculeux, il peinait dès que la pente s'élevait. S'accrochant tant bien que mal à ma roue, ma jeunesse et ma tonicité, au fil des mètres

parcourus, avaient raison de lui. Je finissais à la voiture rincé, mais l'esprit conquérant.

La vie était agréable, je voyais ma famille le week-end le temps d'un repas. Puis je repartais dans mes études qui, je l'avoue, étaient beaucoup moins motivantes qu'un duel à gagner, qu'un moment de grâce sur une mer agitée ou que de célébrer une victoire de l'OM, mon équipe de football favorite.

Pascal en était fan depuis longtemps, je crois même avant de nous connaître. Il m'a donné l'envie de la suivre et l'achat du club par Bernard Tapie scella à jamais mon amour pour cette équipe et pour le personnage flamboyant de son dirigeant. J'aimais la philosophie de jeu symbolisé par sa devise, *Droit au but*. Je me rappelle les joueurs emblématiques : pêle-mêle, les Français Cantona, Papin, Sauzée, Boli, Di Meco, Olmeta, Deschamps, Blanc, Barthez et les étrangers Abedi Pelé, Mozer, Boksic, Völler, Drogba, Ravanelli, Waddle…

Merveilleux joueurs des années 90, une de leurs fulgurances pouvait s'élever en œuvre d'art, transformant tout le peuple marseillais et au-delà en joie et démesure.

Cette parenthèse enchantée ne dura pas, le verdict des examens sonna le glas des espoirs de l'entourage familial.

À vingt ans, sans diplôme et sans emploi, mon avenir était incertain.

Le frère de Pascal proposa de me prendre avec lui. Directeur d'une boîte dans le domaine de la santé, Jean-Philippe avait un CDD à me proposer dans une clinique privée d'Arles.

Trimbalé comme un paquet qu'on ne voulait pas mais reconnaissant, j'acceptai.

Je faisais le trajet en train Avignon-Arles matin et soir. Ces premiers pas dans le monde du travail s'avérèrent utiles et me permettaient de prendre un peu d'assurance.

À la fin de mon contrat de travail, je rentrais à Marseille, un peu changé quand même.

Les mois d'après, Pascal annonça qu'il rejoignait le siège de son entreprise à Paris.

J'avais le choix : soit les accompagner, soit rester à Marseille. Virginie les suivit. Quant à moi, âgé de vingt-cinq ans, je décidais de prendre mon indépendance. Dominique n'étant pas loin, ma mère était rassurée.

Nous trouvâmes un studio dans une petite résidence à Saint-Tronc, pas loin du centre-ville de Sainte-Marguerite et du cabinet dentaire de Jean.

J'emménageais donc avec pour seule compagnie un chat, tout jeune, anciennement la propriété de Virginie, qui avait décidé de s'en séparer pour incompatibilité d'humeur.

Lunar landing

Mes premiers pas en autonomie complète s'avérèrent délicats. En recherche d'emploi avec pour seule ressource le RMI, nouvellement RSA accompagné des APL, et aucune aide financière de ma famille, c'était le deal, je me trouvais très souvent en galère vers le milieu et la fin du mois, arbitrant plus pour l'achat d'un paquet de clopes que d'une viande.

Je savais que cette situation à long terme n'était pas tenable.

Je me démenais pour trouver un travail, voire une formation dans le domaine de la comptabilité, revigoré par ma première expérience dans ce secteur à Arles.

Les jours de « relâche », je les passais à la maison, sur mon ordinateur. Je découvrais Internet, le surf sur des sites bricolés aux couleurs criardes et aux contenus encadrés par des tableaux à trois colonnes aux bordures épaisses.

Le web continuait sa mue en fonction des avancées technologiques. Sous Windows 95, propulsé par un débit de 56k, j'apprenais, je consultais, j'achetais des revues informatiques pour m'informer des bonnes adresses ou d'une idée à exploiter.

J'étais convaincu qu'ici se trouverait mon salut. Si la société ne voulait pas de moi, l'Internet sans frontières, cet eldorado à bâtir, par des esprits libres, utopistes, du moins pour un temps, reconnaîtrait les siens.

Il n’y avait pas encore de réseaux sociaux, pas de smartphones aux multiples notifications, nous étions à l’âge de pierre des objets connectés.

Mark Zuckerberg n’était qu’un enfant, il ne se doutait pas qu’il allait révolutionner les pratiques du web.

L’oiseau bleu, encore au stade de la gestation, n’avait pas encore fait son nid et passé la main à Elon Musk, le rebaptisant X.

Ce même Elon n’avait pas encore créé PayPal et encore moins construit ses fusées, ses voitures et ses implants cérébraux. Il sortait de son parcours universitaire.

Il y va aussi de Larry Page et Sergey Brin, fondateurs de Google, qui développaient dans l’anonymat le moteur de recherche de référence pour les cinquante ans à venir.

Quant à Jeff Bezos, il démarrait tout juste Amazon, le leader actuel incontesté de la vente en ligne, grand fossoyeur des petits commerces de proximité.

Les frankesteins de la tech pensaient le monde de demain, des rêves plein la tête.

Dance of mosquito

Quant à moi, je vivotais. Je décrochais non pas la lune, mais une formation qualifiante en bureautique avec un diplôme d'État à la clé.

En parallèle, j'apprenais en autodidacte le HTML et les rudiments de la programmation dans le but de créer un ou deux sites web. Après tout, si certains le faisaient, pourquoi pas moi ?

Au fil des années, les outils s'amélioraient et la vitesse de chargement des pages aussi.

Il était encore possible à cette époque de lancer un site web et de voir immédiatement son audience bondir.

Premier arrivé, premier servi. Peu importe si on avait fait des études ou si on avait une réputation déjà établie, seule l'innovation comptait. Une idée dans un créneau non exploité pouvait amener beaucoup de visites du jour au lendemain.

C'est ainsi que sous le pseudo Smile j'écumais les forums. Je compulsais les *threads* qui pouvaient me servir dans la conception de mes futurs sites web. La programmation nécessairement, mais aussi le référencement et la rentabilité, ces trois phases essentielles si l'on souhaitait en vivre.

Je regardais aussi beaucoup les chaînes d'infos en continu, une pratique encouragée par Pascal qui nous astreignait, à l'adolescence, à regarder chaque soir le 20 heures de France 2. Pas celui de TF1 qui, selon lui, était orienté trop à droite, mais celui du service public.

Il m'initiait aussi à la politique, aux débats polis qui, une fois avancés, se transformaient en pugilat.

Nous avions une sensibilité de gauche. Les décisions prises sous le gouvernement de François Mitterrand, par l'aspect sociétal, nous réconfortaient dans nos convictions.

Cet intérêt pour les informations et la politique m'aidera quelques années plus tard dans la création de mes tout premiers sites.

Je m'étais arrêté sur une nouvelle tendance venue des États-Unis, les flux RSS et XML. Ces petits fichiers contenaient des informations, comme le titre, la description, la date, l'auteur et le lien du site web, encapsulées dans des balises facilitant leur partage et leur diffusion. Orienté actu, je voyais tout le potentiel que l'on pouvait tirer de ces infos.

En France, les sites les diffusaient avec prudence, surtout la presse en bisbille avec Google et son agrégateur d'actualité qui ne respectait pas, selon elle, les droits d'auteur.

J'allais proposer deux sites. L'un dédié au référencement de ces flux RSS, un annuaire nommé Actifpub muni d'un widget en ligne configurable destiné aux webmasters souhaitant intégrer du contenu gratuit.

Et l'autre, un agrégateur d'actualité façon Google, Oscoop, qui diffusait l'information en continu, rafraîchie toutes les vingt minutes via ces fameux flux.

Je n'avais pas d'argent, mais du temps. J'y pensais jour et nuit. À l'époque, ma pensée n'était pas encore volontairement bloquée… J'y reviendrai.

J'avais trouvé un moyen de classer les informations par pertinence, en les *scorant*, offrant diverses sources par importance et par thème.

Les visites décollaient, la concurrence existait, mais elle partait de loin. Je ne gagnais pas ma vie avec, mais le fait d'avoir monté seul ces sites en autodidacte, sans réseau, me remplissait de fierté.

Un après-midi, je reçus un coup de fil. Une femme qui se présentait comme une responsable de l'AFP me demanda si j'étais le propriétaire d'Oscoop.

Avec appréhension, je confirmai. Elle souhaitait m'avertir que le partage de ces actualités sur mon site pouvait poser des problèmes juridiques. Je lui rétorquai gentiment qu'elle les offrait gratuitement sur son réseau. Elle ne m'en dira pas plus. Je crois qu'elle voulait savoir qui se cachait derrière et, dans ces années, les contours légaux sur le droit à l'information étaient encore flous.

Je m'attendais à de nouveaux questionnements, mais ce ne fut pas le cas. Quelques mois plus tard, j'acceptai une offre d'achat pour Oscoop, puis une autre pour Actifpub, la petite sœur.

L'acheteur, plus tard, me dira qu'il avait des problèmes techniques pour diffuser les news d'Oscoop. Je lui répondais que je pouvais toujours intervenir s'il le souhaitait.

Je n'ai pas eu de réponse. Oscoop, mon bébé, vivait ses dernières heures.

Toujours en recherche d'emploi, je menais de front les deux. Début des années 2000, j'intégrai le service économat de l'hôpital de la Timone à Marseille. J'y suis resté trois ans, je crois, ou quatre. Ce sont dans ces bureaux que je rencontrai Cathy, ma collègue de travail et ma compagne pour les dix années à venir.

Life

Je me souviens de notre première soirée en tête à tête. Dominique m'avait prêté sa voiture, la mienne étant partie à la casse quelques semaines auparavant.

Nous étions assis sur une terrasse de pub qui longeait la plage de l'Escale Borély, une nuit douce, étoilée, autour de nous, les gens parlaient fort. J'étais intimidé. Cathy, plus âgée de neuf ans, riait à mes tentatives de blagues. Conciliante et de bonne nature, elle tentait de me décrisper.

Je m'étonnais qu'une femme, maman de surcroît, s'intéressât à un garçon comme moi, immature et plein de doutes.

Je l'avais vue entrer la première fois dans mon bureau, me saluant d'une poignée de main avenante. J'avais remarqué ses grands yeux bleus et sa robe à fleurs qui laissait entrevoir une poitrine libérée de toutes contraintes.

Sur les temps de pause ou sur un dossier à l'étude, on aimait échanger, on se cherchait par une boutade ou un bon mot.

Complices dans le travail et bientôt dans la vie, je l'avais raccompagnée chez elle, garant la voiture sur le parking de son domicile, à quelques mètres du palais Longchamp.

Voiture à l'arrêt, je me demandais encore comment j'allais m'y prendre pour lui déclarer mes sentiments quand elle posa ses lèvres sur les miennes. Dès lors, notre union fut scellée.

J'emménageais quelque temps plus tard dans son immeuble, une situation insolite déjà vécue. Je me trouvais au cinquième étage. Un

étage plus bas, sa mère avait son appartement et au deuxième étage résidaient Cathy et sa fille Célia.

La relation avec Célia n'était pas paternelle. D'ailleurs, elle ne l'aurait pas accepté. Nous étions des copains, complices, parfois rivaux, j'aimais bien l'amuser.

Cathy m'avait dit un jour : « Tu nous embellis la vie. »

Je plaisais à la citer à la moindre occasion. Elles en souriaient, excédées par la fréquence de ces rappels.

On dit que l'amour dure trois ans. On a tenu plus de dix ans, peut-être dû à l'éloignement de nos deux paliers de maison.

À la fin, ce n'était plus possible. Elle voulait une vie sociable que je ne pouvais lui offrir. Un ennui de santé précipita les choses. Elle rencontra un homme et m'annonça qu'elle allait vivre avec lui.

Je me retrouvais seul avec mon travail. J'avais monté mon entreprise Mayocrea en 2007, travailleur indépendant dans la création de sites web.

Enfin, pas si seul, car j'avais une nouvelle amie dérangeante, la musique. J'avais trouvé un nouveau mode d'expression, la composition musicale, comme toujours, à ma façon. Je ne savais pas que j'allais déchaîner une foule de ressentiments à mon égard, entre moqueries et malveillances.

Escape

Je me rendais dès lors, seul, tous les matins, à l'Escale Borély prendre un café au *Mouettes*, assis sur la terrasse, fidèle parmi les fidèles, je scrutais l'horizon, ciel et océan unis par un mariage bleu azur sous la bénédiction des dieux.

Je connus Monique ici. Deux âmes en souffrance qui puisaient dans la beauté du monde un peu de moral et de chaleur.

Je la voyais arriver de loin, une vieille femme, canne à la main, au dos courbé surmonté d'une bosse. Elle marchait lentement et s'asseyait péniblement. Sa démarche ne collait pas avec son visage : des cheveux blancs courts, des yeux masqués par des lunettes teintées ne laissaient pas entrevoir ses rides peu profondes. Son esprit et sa voix énergique non plus ne correspondaient pas à ce corps usé par les années et à cette disgrâce portée, je suppose, depuis sa naissance.

Elle pestait contre le serveur, qui ne la servait pas assez vite. Elle avait ses habitudes et ne ratait pas une occasion de critiquer le service s'il était en défaut. Un café crème devait être accompagné d'une carafe d'eau et si des petits gâteaux offerts se joignaient à la commande, alors là, elle consentait à être aimable et à plaisanter avec le personnel.

Je l'aimais bien malgré ses humeurs. On a appris à se connaître. On discutait de tout. Je connaissais son âge, elle approchait les quatre-vingt-dix ans, je savais qu'elle avait travaillé dans une administration fiscale, qu'elle était originaire d'Alsace et qu'elle vivait depuis très longtemps à Marseille. Elle était seule depuis la mort de son compagnon et trouvait les journées longues.

Je me demandais souvent si elle avait souffert pendant ses jeunes années de cette malformation. Je n'osais pas lui en parler. J'avais évoqué, comme pour mon grand-père, enfant, la Seconde Guerre mondiale entre deux cafés. Elle devait avoir dix ans, douze ans quand les Allemands occupaient sa région. Comment l'avaient-ils considérée ? Et comment l'avait-elle vécu ?

Encore maintenant, alors qu'on s'appelle une fois par semaine à tour de rôle, j'ai des questions, mais je ne voudrais pas la gêner, surtout qu'elle ressent encore plus péniblement son âge. Nous ne parlons pas non plus de politique, je sais qu'elle est de droite catholique et qu'elle a fait une croix sur la vie de la cité, à Marseille ou en France.

Elle pense que plus rien ne marche. À l'image des EHPAD où elle a fait un long séjour après s'être cassé le col du fémur lors d'une chute. Elle m'a raconté le manque de soignants, même dans un établissement quatre étoiles ainsi que les repas indigestes et les prises de médicaments excessifs pour les assommer. Elle en est sortie aigrie et souhaitant finir ses jours chez elle, loin du système médical. Elle reste et restera une combattante courageuse, malgré les infortunes de la vie.

La voleuse de cœurs

L'envie de faire de la musique est venue d'une artiste que je suivais sur les réseaux sociaux. J'avais ouvert un compte sur ex-Twitter dans lequel je commentais les derniers films ou séries que j'avais vus la veille à la télévision ou au cinéma, plus rarement.

L'exercice de décrire en peu de mots un avis, une idée me plaisait. Avec quelques hashtags bien placés, on pouvait toucher une audience plus large qu'un site web. Un *like* ou un commentaire défavorable (pourquoi pas) stimulaient mes endorphines et suffisaient à mon bonheur du jour.

Je m'abonnais aussi à des comptes musicaux et notamment celui d'ex-Christine and The Queens, qui m'avait étonné lors d'une de ses premières prestations télévisuelles. Sa musique moderne, ses mots, sa gestuelle et sa sensibilité m'avaient plu.

Dans un de ces messages, elle ne cachait pas qu'elle avait commencé seule dans sa chambre, qu'elle composait sa musique sur des logiciels appelés DAW. En me renseignant, j'avais compris les possibilités qu'un tel outil pouvait produire. Un nouveau monde s'ouvrait à moi, je partais de zéro, mais j'allais pouvoir exprimer tout ce que je ressentais en musique.

La vie, cette voleuse de cœurs comme je la nomme, cette insoumise qui donne d'une main et reprend de l'autre m'offrait un nouveau champ des possibles à explorer.

Wind

Mon premier single, je l'ai distribué en 2016 sur des plateformes de streaming. Saisi depuis l'enfance par la puissance de la nature, je cherchais à traduire en musique l'élément de l'air et surtout du vent. Je me laissais guider par mon instinct. Sans aucune technique, je posais des notes en tapotant sur mon clavier MIDI ou en les plaçant directement dans mon logiciel, sans notion de gamme, d'harmonie ou de référents musicaux. Je faisais confiance à mon oreille, et surtout, à mon émotivité. Par contre, je portais un soin particulier aux sons pour rendre une couleur originale à mes titres. Je n'utilisais pas de boucles déjà toutes faites ou de partitions. Je les construisais à l'aide de synthétiseurs numériques aux multiples potards, ludiques en même temps. Je piochais dans des *presets* déjà créés ou j'en fabriquais pour rendre des signaux simples en instruments souhaités. Une musique hybride à mi-chemin entre la musique standard et la musique électronique. Je n'étais pas un pionnier dans ce domaine, de nombreux musiciens électroniques à la réputation déjà faite avaient déjà montré le chemin. Je pense, là, à Jean-Michel Jarre, qui avait ouvert la voie déjà dans les années 70.

Je ne jouais pas ou très mal, me reprenant à plusieurs fois, mais qui dans la composition n'est pas un obstacle. Ce que je cherchais, c'était l'abandon de soi, transcrire un état, une humeur, une émotion, une tristesse, une rage, une mélancolie parfois, le tout dans des contradictions mêlées.

D'ailleurs, j'avais choisi un nom d'artiste dans cette attention : Loving Claw. Je voulais une signature qui claque, qui griffe, qui

pique, un mélange de douceur, de violence contrôlée, de liberté et de désespoir. RM suivra, plus mature et moins dans les excès.

Pour *Wind*, j'avais convoqué peut-être le dieu Éole pour qu'il m'insuffle un peu de sa force.

Ce fut, quoi qu'il en soit, le début d'une longue série de titres musicaux qui, je pense, n'est pas étrangère aux sarcasmes, aux mépris reçus d'une certaine élite aux codes bien établis.

Fallait en rire et pourquoi pas grossir le trait des quolibets pour bien marquer sa différence avec lui, et si on pouvait aussi l'effacer, les petits conspirateurs tapis dans l'ombre fomentaient en coulisses. Tout de lui devait être risible.

U

En 2018, j'entrepris de changer de vie, changer de région, trouver un coin calme moins urbain que la ville de Marseille. J'étais prêt à déménager loin. L'un de me mes critères, c'était une ville moyenne proche de la mer si possible, avec des loyers accessibles.

Avec ma chance légendaire, je cochais Dax. Les loyers étaient encore bas, la côte atlantique à quarante-cinq minutes et l'Espagne à une heure. J'aimais aussi cette sonorité : courte et tranchante et me rappeler les virées à moto de mon adolescence, un copain se déplaçait souvent en deux roues sur une marque, Dax. Comme quoi, un destin ne tient pas à grand-chose.

Je partis seul, laissant derrière moi toutes mes vieilleries. Machine à laver, canapé, lit, réfrigérateur s'achèteraient sur place. C'est ainsi que je fis le voyage un jour d'été, fenêtres grandes ouvertes dans ma Peugeot 304 pour une nouvelle destination. Je pensais que le soleil couchant serait plus doux de ce côté-là, je n'imaginais pas alors les conséquences de ma décision.

On me remit les clés de mon nouvel appartement : deux chambres et une cuisine ouverte pour un loyer équivalent à Marseille, mais avec une pièce en plus.

Une certaine angoisse s'installa quand je me suis retrouvé seul, sans électricité, avec pour seul réconfort un duvet pour faire la nuit.

Après un sommeil pas si inconfortable, je m'affairai à régler les problèmes d'intendance. J'avais contracté un prêt à ma banque pour acheter le nécessaire sur place.

Les premiers mois sont passés très vite. Je découvrais la ville, je trouvais les gens sympathiques, je buvais mon café au centre-ville de Dax dans la rue piétonne où se trouvait une partie de la mairie.

Ensuite, je rentrais et commençais à travailler sur les sites de mes clients jusqu'au soir.

Puis, en soirée, je faisais de la musique sur mon ordinateur. Pas besoin de plus, mes journées étaient bien remplies, travail et recherche créative au menu, sept jours sur sept.

J'avais même trouvé une mission ponctuelle à Bordeaux. Le chef de projet était venu chez moi et nous nous étions mis d'accord sur les modalités de travail. Je faisais le job en télétravail, j'organisais mes journées comme je le souhaitais.

J'avais revu Claire, l'agent immobilier qui me louait l'appartement. Je lui avais dit que je cherchais une maison avec un petit jardin, je pouvais aussi envisager de m'excentrer de la ville pour la pleine campagne.

Elle m'avait répondu que j'allais déprimer seul loin de tout, mais qu'elle allait se renseigner.

Un an après, Claire me faisait visiter une maison mitoyenne par le garage dans une impasse, au numéro 7, à cinq minutes du centre-ville. Je me rappelle qu'au début de la visite on discutait à l'avant de la maison. Elle entamait une discussion sur le voisin du 5 qui jouxtait la maison. Elle me tira sur le côté extérieur droit de ma future demeure, le plus éloigné de la sienne, et, face au mur, ce qui me paraissait incongru, chuchota amusée – « on sait jamais, il pourrait écouter » – que c'était le frère de ma future propriétaire, en me mettant dans la confidence. On rit, moi par politesse, puis on engagea l'état des lieux.

En la raccompagnant à sa voiture, je lui dis que j'appréciais ce qu'elle faisait pour moi. Elle en rougit, ce qui m'a surpris une seconde fois.

Les premières semaines se sont bien passés, j'avais des discussions cordiales avec les voisins. À part un détail que l'on avait omis : les hélicoptères qui survolaient la maison toutes les quinze minutes, jour et nuit. Une école de pilotage de l'armée y formait ses futurs pilotes et leur plan de vol passait juste au-dessus de ma tête et de mes futurs bourreaux.

En début d'année 2020, c'était encore une période tranquille, les Dacquois me saluaient et restaient polis. Je me souviens d'une discussion avec une jeune femme, Ophélie je crois, qui était au courant que j'étais à la recherche d'un chien pour me tenir compagnie.

Elle me donna l'adresse d'un jeune homme à qui il restait quelques chiots croisés malinois sur les bras. Je pris une femelle que je nommais Nairobi, en référence à la série télévisée espagnole *La casa de papel*.

Cette petite de trois mois, agitée et gémissante, tentait par tous les diables d'échapper aux mains de son geôlier pour jouer avec ses frères et sœurs. Je me suis dit sur le moment qu'elle avait du caractère et qu'elle avait des velléités de liberté, un point commun qui me plaisait.

Je restais en bons termes avec lui, il nous arrivait de boire un café ensemble pendant que nos chiens, sous la table, fêtaient leurs retrouvailles. Il avait donné toute la portée sauf un, le plus costaud, qu'il gardait auprès de sa mère, un beauceron noir.

Il n'était pas rare que je rencontre dans les rues de Dax un petit frère ou une petite sœur de Nairobi, souvent détachés, leurs maîtres à proximité, des gens marginaux pour la plupart, ayant besoin d'un peu de réconfort et de protection.

Un autre gars aussi que je voyais toujours autour d'un café accompagné de son gros chien en surpoids, il était souvent énervé, il me racontait des histoires, ça me faisait marrer.

Il y eut aussi Manon, la vingtaine, factrice, ma seule amie avec qui j'entretiens encore des relations amicales via Messenger.

On s'était connus au détour d'une de ses distributions de courrier, à vélo. Elle s'était arrêtée pour parler de Nairobi. Elle avait créé un groupe sur Facebook de sorties canines et me proposait de nous balader ensemble avec ses chiens ou ceux de sa communauté.

Pendant un temps, les enfants des voisins situés au 5 de la rue jouaient avec Nairobi sous l'approbation forcée du père, acceptant malgré lui ce débordement de mamours.

Je me souviens, il m'avait dit en me regardant droit dans les yeux : « Mes enfants, je suis prêt à tout pour leur faire plaisir », sur un ton limite menaçant, comme ça à brûle-pourpoint, une sorte de semonce, d'avertissement, un bas les pattes !

Ils étaient cinq : le père, la mère, deux garçons et une fille, le plus vieux, douze ou treize ans et la plus jeune, six ans peut-être.

Au numéro 9, un autre couple dont la fille, de l'âge de l'aîné d'à côté, aussi participait aux joies du chiot tout mignon.

En face, il y avait deux maisons. Dans l'une, des retraités et dans l'autre, deux personnes sympathiques qui laisseront leur place ensuite à d'autres n'ayant pas ce trait de caractère.

C'était encore l'heure des politesses et des convenances civilisées.

Dégradation

Les mois passèrent, le voisin du 5, pour rappel le frère du propriétaire de ma maison, décida que Nairobi était devenue *cani non grata*.

Selon lui, elle était devenue dangereuse et ses enfants ne devaient plus l'approcher. Interdiction de passer la main au-dessus de la clôture qui séparait nos deux jardins, alors que ceux du 9 n'avaient aucun mal à venir la caresser.

Plus de salutations, il ne m'adressait plus la parole. Nairobi le lui rendait bien : chaque fois qu'il franchissait le portail de son jardin, à pied ou en voiture, elle aboyait méchamment contre lui.

Pourtant, j'avais fait des efforts. Je ne l'autorisais plus à accéder au bout de gazon devant la maison et j'avais installé des palissades, certes un peu bancales et avec une tendance à s'incliner légèrement sur son enclos à poules.

Avant de faire sortir mon chien à l'arrière du jardin, je scrutais que le crâne chauve du voisin n'apparaisse pas au-dessus des barricades, signe de sa présence. J'en connais qui auraient fait le contraire, juste pour l'emmerder. Parfois, je ne le voyais pas et Nairobi, lâchée, courait à fond. Armée de son museau, elle martelait la palissade avachie pour atteindre les gallinacés qui gloussaient du dérangement.

Ça le mettait furieux, il gueulait. Je venais la chercher alors. Un jour, il m'interpella et me dit que son grillage était cabossé dû à mon

chien. Je lui répondis que j'avais fait le nécessaire et que son enclos était déjà en mauvais état. Il me rétorqua qu'il était chez lui ici !

Cette remarque en disait long sur sa mentalité ou peut-être même celle des riverains. Chez lui, où ? Dans sa maison ? Dans ma maison ? Lui, le frère du propriétaire qui devait considérer qu'elle lui appartenait ? Ou bien dans sa ville de Dax ? Moi, l'expatrié de la région.

Je lui répondis que je payais un loyer tous les mois, puis rentrai Nairobi.

Cracking sounds

Je crois que c'est pendant la première période Covid où j'ai commencé à entendre des voix de jeunes hommes et filles dans ma télévision. Elles se superposaient à l'émission en cours et sortaient des haut-parleurs.

Elles étaient très claires, elles se demandaient comment mettre fin à ma vie. Elles disaient que j'étais comme un chat, que je retombais toujours sur mes pattes, mais que de tout de façon j'étais grillé. Selon elles, j'avais fraudé le fisc. Je les écoutais, interloqué, en ne sachant pas si c'était une blague ou si leurs propos étaient diffusés à leur insu.

Puis ça s'est répandu sur ma tablette. J'aimais bien regarder une série le soir dans mon lit. Puis sur mon ordinateur ainsi que sur mon mobile quand j'écoutais une musique ou que je visionnais une vidéo.

Puis à la radio si je prenais ma voiture.

Tout sortait des enceintes ou écouteurs. Lorsque je coupais le son ou l'appareil concerné, les sons mélangés aux voix cessaient.

Parce que je trouvais ça dingue, je n'en parlais à personne.

Les jours suivants, à nouveau, des paroles venaient perturber le déroulement de l'émission en cours. Je regardais toujours les mêmes retransmissions, le 12 heures sur BFM TV pendant une heure, puis j'éteignais pour me remettre au travail sur mon ordinateur.

À 18 heures, je coupais mon ordinateur pour suivre les médias sur France 5, *C dans l'air* puis *C à vous*.

À 21 heures, je me couchais, tablette à la main, à la recherche d'un film ou d'une série à regarder.

Le week-end, le programme était différent, je me consacrais à la composition musicale sur mon PC.

Elles devenaient de plus en plus présentes, souvent des insultes, à intervalles réguliers, toutes les trois secondes, cela n'arrêtait pas.

« Monstre », « Sale type », « T'es une honte », « T'es con », « Tu pues », « On va te buter », « T'es un déchet », « On t'internera », « T'entends des voix ». Celle-là me faisait sourire, car en même temps que tu le dis, mec, j'entendais en effet une voix, la tienne !

« T'es un déchet, mais on t'aime bien ». Apparemment, j'avais des soutiens pour celle-là, elles devaient juger qu'il fallait adoucir l'insulte un peu trop lourde par un mot gentil en fin de phrase !

« T'es rien », « T'es un nain », celles-là revenaient souvent, comme « Loving Claw, c'est pas toi ». J'en concluais que les voix sous-estimaient ma musique et en même temps refusaient que j'en sois l'auteur, en quelque sorte du révisionnisme idiot.

« On a fait un disque de ta musique et on s'est bien amusé ». Merci beaucoup !

Je passe les « Satan », « Hitler, c'est toi », « tu détruis tout », « Ubik », « tu ne sais pas ce que tu es », en sous-entendant que je serais le monde, l'alpha et l'oméga. Je le mènerai à sa perte, le « nain » ne serait en fin de compte qu'une couverture, derrière se cacherait l'abominable…

Il y avait aussi des vérités mensongères à mon égard qui se terminaient d'un ton exclamatif : « Vrai ! » J'étais coupable ! De quoi ? De tous les maux de la terre ! Ils épluchaient mes comptes sur mon ordinateur, passaient au crible mes tableaux Excel. Un écart dans ma comptabilité et je tombais comme Al Capone. Je devenais

à leurs yeux l'ennemi public numéro un, l'homme à abattre, celui qui fait honte à la France.

J'appris aux fils de leurs digressions que je serais « la merde », un mème sur le darknet ou je ne sais où : « Il est con, il sait pas qu'il est un mème. » Tous mes dires, mes écrits seraient consignés, qu'ils soient vrais ou inventés. Un affreux personnage raciste qui pue et que l'on tourne en dérision et que l'on maltraite en hackant toutes ses communications.

Vive la démocratisation de l'Internet, l'Internet pour tous, pour faciliter le partage de la culture et du savoir ! Vrai !

Un harcèlement moral encore plus vicieux que les *haters* sur les réseaux sociaux, il s'invitait directement chez toi en Dolby stéréo, de la source à la maison. Et ce n'était qu'un début, je n'étais pas au bout de mes surprises.

Je cherchais à comprendre. Les faits se déroulaient sous mes écoutes attentives, je reconnaissais quelques voix, comme la jeune fille du 9 qui, elle, relevait mes écrits sur WhatsApp ou Messenger et parlait en disant qu'il manquait un s à tel mot ou un autre en riant.

Son père suivait, reconnaissable à l'accent fort du sud-ouest, qui allait de son rire forcé pour m'énerver.

Car il m'arrivait de m'emporter. Tant de bêtises, de mensonges au quotidien.

Ils m'écoutaient et l'utilisaient ensuite sur leur réseau, que je recevais comme un boomerang quelques heures plus tard par d'autres gens aux propos haineux.

D'autres disaient que ça puait les égouts à l'autre bout de Dax et que j'en étais responsable. Je me suis même demandé s'ils ne bouchaient pas les canalisations. Moi-même, je l'avais remarqué. Chaque fois que ça sentait quelque part, j'en étais l'auteur. Au lieu de se plaindre à la voirie, ils me trollaient avec un « Casse-toi ! »,

« tu es un déchet », toujours anonymement, bien cachés derrière leur mobile, je suppose.

Comme si je sentais à cinq kilomètres à la ronde, même plus loin, à Hinx qui se situait à vingt minutes de mon domicile où j'avais mes habitudes pour promener Nairobi.

Lorsque je sortais, j'avais une rangée de voitures, coffres ouverts, stationnées tout le long de l'impasse pour bien me faire savoir que je puais. Je savais bien que chez moi, tranquille à la maison, je ne risquais pas de souiller leurs petites voitures. Curieusement, celle des 5 ne pratiquait pas cette mascarade, ils en préféraient une autre.

Parfois, dans mon bureau, je voyais passer des gens hors lotissement emprunter l'impasse et faire demi-tour devant mon portail, sans doute en respirant à plein nez pour vérifier les allégations portées contre moi.

Chaque jour un nouveau thème. Il y avait un ramassis de *fakes*, de contre-vérités, d'insultes à donner la nausée. Je ne pouvais plus suivre une seule émission.

Je ne croyais pas à un jeu. Ils voulaient se débarrasser de moi, me faire péter un plomb. Je ne sais pas combien ils étaient dans la boucle, mais j'encaissais, de tout de façon je n'avais pas le choix.

Par ailleurs, mon chiffre d'affaires s'effondrait, je m'inquiétais aussi pour mon avenir bien miné par les « Tu es fini », « Tu es grillé », « Tu es un cave »…

Archanges

Dans ce déversoir de haine, j'essayais de ne pas couler. J'étudiais les annonces de travail, remplissais des CV. De toute évidence, pour moi, le temps de l'autoentrepreneuriat était fini.

Tout en consultant les offres d'emploi, des mots doux venaient chatouiller mes oreilles, télévision allumée, je listais les emplois qui pouvaient me convenir.

J'écoutais en même temps et je me rendais compte que les plateaux de télévision diffusant en direct subissaient le même sort que ma pauvre ligne fibrée. Des voix insultantes fusaient d'une limpidité que l'on aurait pu penser qu'elles venaient de la régie technique de l'émission. Une magie noire, sans doute pas, mais plutôt de hackers. Je ne pouvais pas penser à de la connivence, non, cela ne pouvait être que des hackers qui ne reculeraient devant rien pour mener à bien leur entreprise de sape. À la seconde suivante, journalistes et invités à l'unisson les couvraient de paroles. Tant de moyens, tant d'énergie, tant d'acharnement contre un type comme moi, « un nain », « un rien », « un petit », disaient-ils, me laissaient sans… la mienne de voix.

Fin juillet 2020, j'avais un entretien d'embauche à Limoges où se trouvait l'équipe de développeurs. On s'était mis d'accord sur un contrat CDI en télétravail avec une période d'essai de deux mois en tant que développeur web.

Il y avait six heures et demi de route. Je devais partir tôt le matin et dormir à l'hôtel pour repartir le jour suivant.

J'avais décidé la veille de commander une pizza.

À l'ouverture de la boîte, au milieu d'une petite pizza ronde pâlichonne, se dressait un petit sapin vert décoratif. Je m'étonnai, retirai cet ornement bizarre, puis mangeai goulûment.

En pleine nuit, je me réveillai avec de fortes crampes d'estomac. Plusieurs fois j'empruntais le même chemin, toilettes, salle de bains, lit.

Le réveil sonna, je m'extirpai de ma chambre péniblement avec ce même mal, des sueurs perlaient sur mon front. Ce rendez-vous, je ne pouvais le manquer. Mon avenir en dépendait.

Je pris la voiture, dopé par le café, j'avalais les kilomètres.

Arrivé sur place, je fis connaissance avec l'équipe. Bien mal en point, j'essayais de faire bonne figure.

À la fin de la journée, on se rendait tous pour un pot sur la terrasse d'un pub, puis la DRH nous convia au restaurant en plus petit comité.

Là, au début du repas, on n'avait pas encore entamé le repas que je me sentis défaillir. Je partis titubant aux toilettes du restaurant. J'avais la nausée, puis je rejoignis ensuite, livide, mes futurs collaborateurs, peut-être.

Je décidais d'en parler à ma recruteuse. Elle supposait que c'était peut-être le stress et le voyage. Je lui assurai que j'étais vraiment malade et qu'il fallait que je me rende au plus vite à l'hôtel me reposer. Ce que je fis, l'estomac vide.

À cet instant, je ne me demandais pas si j'avais perdu des points dans la quête d'un nouveau job. Seule ma santé me préoccupait.

Le matin, ayant peu dormi, je tentais d'assurer au moins quelques tâches que l'on m'avait confiées dans les bureaux des devs.

Je rencontrai le patron puis, rapidement, je repris le chemin de mon domicile.

Le lendemain, on me prescrit une prise de sang. Le jour suivant, je reçus les résultats, très mauvais. Des mesures au niveau du foie dépassaient quatre fois les normes habituelles. Il fallait que je prenne des antibiotiques au plus vite.

J'allais mieux et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, on me confirma mon embauche au sein de l'entreprise. Je reçus un contrat et le retournai signé.

Des heures fixes, un outil, Discord pour rester en contact avec mes collègues, un manager et des chefs de projets pour m'indiquer les tâches à faire. Je m'adaptais à ce nouveau travail rapidement. Alors que l'après-Covid avait modifié le monde de l'emploi par un exode de salariés pour des métiers free-lance, j'avais fait le chemin inverse, me déchargeant du stress du chef d'entreprise qui devait ramener des commandes.

Les mois s'écoulaient, j'étais toujours gêné le soir par ces trolls. Visionner une série en mode relâche était quasiment impossible. J'avais le droit à un programme en parallèle, de plus en plus farfelu, les voix parlaient de ma musique et de Loving Claw.

Soi-disant que ma musique était jouée dans des clubs. J'avais même entendu que ma sœur aurait dansé dessus et qu'elle serait allée voir le DJ pour lui demander qui en était le compositeur.

D'autres que ma musique se jouait dans le monde entier et que j'allais devenir riche. Au début, amusé, cela commençait à me fatiguer. Il y eut aussi deux gars qui étaient chargés de réguler les réseaux et qui demandaient aux soi-disant farceurs de sortir de là !

À d'autres moments, une voix disait : « Faites entrer la brigade des cons » et certains se faisaient attraper.

Il y eut aussi le bruit des micros retirés que l'on arrache après un « enlève ça ! » autoritaire.

Il y eut les bruits de porcs, les bruits de singes.

Il y eut des bruits de pets, possiblement les miens.

Même dans les toilettes, ils venaient chercher l'info. Pas celle qui sent bon, mais celle qui pue, celle qui fait le buzz.

Il y eut le bruit de la caméra de cinéma à bobines, référence à une *cover* d'un de mes titres musicaux *Mon cinéma*.

Il y eut mes pleurs enregistrés et diffusés à l'envi.

Il y eut mon souffle coupé, suivi d'une profonde inspiration diffusé à l'envi.

Tous les soirs, on organisait une bonne rigolade en se pinçant le nez, entre gens de bonne compagnie.

Sur les plateaux de télévision, on inventait un nouveau jeu, *Le dîner de cons 2.0*, où la parole était sans filtre, entre moquerie, citations et mots choisis !

Je coupais mon média, souvent dépité et triste. Cela me faisait penser au *Schpountz*, un vieux film des années trente. Je l'avais vu enfant et j'avais été marqué par le personnage que jouait Fernandel, moqué par une intelligentsia parisienne frivole et cruelle.

Je n'avais pas le souvenir d'avoir subi un tel mépris, ado et jeune adulte. Il a fallu attendre cinquante ans pour le vivre.

Et le pire était à venir.

River source

Après un second épisode de douleurs intenses au niveau ventral et un scanner qui révéla une stéatose hépatique, le médecin décida de me faire passer une IRM pancréatique en août 2021 à l'hôpital public de Dax.

Après quelques heures d'attente, je m'allongeai sur la table médicale. Trois soignants m'indiquèrent la marche à suivre : bien inspirer puis, au signal, expirer.

Ils rejoignirent leur cabine, puis la machine se mit en route. D'abord, l'anneau se positionna sur mon abdomen, puis au niveau de ma tête, faisant des allers et retours fréquents entre le haut et le bas de mon corps.

J'entendais dans les haut-parleurs les instructions, je les suivais : bien bloquer la respiration et souffler quand on me le demandait. Des signaux bruyants aigus sortaient de la machine, accompagnés d'une série de sons perforants plus graves. Je trouvais le temps long, ils s'attardaient beaucoup en haut et ces ordres répétés me fatiguaient.

Au bout de quarante-cinq minutes environ, l'examen terminé, les infirmiers vinrent me rejoindre. L'un d'eux m'affirma que mon foie allait bien, alors que la jeune femme, confuse, paraissait troublée. À ce moment-là, je n'y prêtai pas attention et partis rassuré.

Quelques jours après, je commençai à entendre des voix, pas celles qui sortaient des haut-parleurs, écouteurs ou enceintes d'un appareil branché, mais depuis des lieux de la maison. Comme si ces

voix à bas bruit transperçaient les cloisons pour se loger directement dans ma tête.

Au début, j'étais sidéré et même angoissé, j'essayais de comprendre d'où venait la source.

Rien de visible. J'orientai mon écoute sur les directions des sons : sur le haut du mur de mon bureau, au-dessus de mon poste de travail ou sur le côté d'un mur, à travers les plinthes de ma chambre, au niveau du mur de la cuisine aussi.

Elles disaient de laisser tomber, de tout arrêter ou quelque chose dans ce genre.

Parfois, j'entendais des grésillements sur un cache électrique, puis un murmure incompréhensible, puis cela repassait dans le jardin.

Je ne pouvais pas croire que je perdais la raison, les voix étaient bien réelles. Pour m'en assurer, j'avais eu la bonne idée d'aller chercher mes boules Quies qui me servaient la nuit pour atténuer le passage des hélicoptères.

Quand je les plaçais dans mes oreilles, les bouchons faisaient son œuvre, une forte baisse de l'intensité du signal se manifestait et me permettait de me concentrer sur mes tâches quotidiennes.

Les raisons, je les avais déjà comprises : les harceleurs avaient décidé de passer à la vitesse supérieure. Quels que soient les moyens et en dehors de toutes règles légales, ils m'avaient condamné à la folie, une place de choix m'était réservée dans une chambre psychiatrique.

Dès lors, je cherchais des explications techniques et des parades pour contrer ces nuisances.

Sur le web, je trouvais un article sur Wikipédia sur l'existence d'un nouveau genre de harcèlement par l'électromagnétisme, technique permettant à un groupe de personnes d'utiliser les ondes radio ou électriques pour torturer, harceler volontairement et de manière

répétée un individu. En France, c'est une théorie complotiste. Le EM, pour les intimes, n'est pas considéré comme un délit, à tort. À la lecture de groupes Facebook, je m'aperçus que je n'étais pas le seul dans ce cas-là. Des voisins, des marginaux auraient été victimes de ces agissements. Trop peu de personnes, en fait, pour élaborer une nouvelle loi inscrite dans le Code pénal français ? Et pourtant, avec l'augmentation des harcèlements en tous genres, il serait bon que l'on s'y intéresse. Qui nous dit qu'un enfant qui entend des voix n'est pas victime de l'un de ses camarades de classe ou d'un groupe ? Ils agissent en meute le plus souvent et qu'il n'en parle pas, qu'il garde le silence, par peur d'être diagnostiqué schizophrène. Ce procédé est très dangereux et mise sur l'omerta des victimes.

Peut-être bien que l'on a tous des failles et que les assaillants trouvent des fréquences à bas bruit et les exploitent avec un grand sadisme.

On m'a traité de « sale autiste », sans doute que les autistes sont plus sujets à ce genre de manipulation, des casseurs de tête spécialisés en destruction mentale.

Crack

Je compris assez rapidement que la source des ondes de ma maison venait des voisins. Les 5 venaient de calibrer leur outil, ils me parlaient depuis chez eux. Je les entendais distinctement, alors qu'il y avait le mur et le garage qui nous séparaient.

Le plus flagrant, c'est quand la télévision était allumée. Ils arrivaient à superposer leur voix à l'émission en cours, généralement sur les informations de BFM. Je commentais l'actualité à haute voix et, tout de suite après, les enfants du 5 répétaient à leur père mes réflexions et lui, en réponse, exposait son point de vue. On n'était plus sur des insultes courtes, sur des mots hachés, mais carrément sur des paroles en continu.

Je trouvais ça dingue. Ils s'étaient invités dans mon salon, comme si je faisais partie de la famille. En plus, cela perturbait la suite de ma compréhension.

Je zappais et revenais sur la chaîne. Un moment de répit, plus personne sur la ligne, puis quelques secondes après, ils se remettaient à discuter.

Le soir, dans mon lit, je visionnais une série et les gosses disaient : « Ah oui, ça c'est bien, on peut regarder ? » La mère, généralement, disait oui. Une fois, je me souviens, j'avais mis un film très violent et elle s'adressait à moi : « Arrête ça, c'est pas pour les enfants ! »

Elle me grondait à distance sur le choix du programme télévisé, comme à un enfant. Parfois, elle me disait « je t'aime », puis la minute suivante « pauvre type ».

Cela me faisait penser au film *Misery*, la séquestration d'un écrivain par une fan dérangée.

Physiquement, je ne l'étais pas, mais moralement il y avait une réelle tentative d'emprise mentale.

Un autre soir, sur ma tablette, j'entendis un homme qui questionnait les enfants du 5. Il essayait de comprendre ce qui les poussait à me suivre, à regarder les mêmes séries que moi. Il demandait pourquoi il fallait se mettre sur ma fibre, alors qu'ils pourraient les voir de façon normale. Ils répondaient que c'était plus interactif, mes commentaires les amusaient, qu'ils repéraient aussi des situations dans lesquelles ils pouvaient me reconnaître. Ces coïncidences, je les remarquais mais, plus pragmatique, je les associais à du hasard ou à des scénaristes en mal d'inspiration. D'ailleurs, actuellement, je regarde *Preacher* sur Netflix, une recommandation d'un article sur Google Actu. Il y a un jeune homme malchanceux, appelé Eugene, qui pourrait à certains égards me ressembler. D'ailleurs, certains gosses font l'allusion encore maintenant en m'appelant Eugene entre deux émissions TV. Pour eux, c'est une insulte, j'en tire une force.

Donc, les enfants interrogés affirmaient que j'étais suivi par des millions de personnes (le jour suivant par des milliers…), l'homme demandait si ce n'était pas gênant de regarder un programme qui pouvait s'arrêter à tout moment si je le décidais. Ils disaient que non, que parfois ça arrivait quand j'allais faire « une pause pipi ». Là, par provocation et par jeu, sourire aux lèvres je stoppai la série pour soulager ma vessie. Puis je revins au visionnage, l'homme toujours présent…

Il y eut une nuit avant de m'endormir, je les écoutais au niveau des plinthes murales de ma chambre, ils savaient que j'étais attentif.

Les enfants disaient que j'étais un « psy », ils expliquaient aux parents que j'avais le pouvoir de décoder et d'entendre via les

ondes électromagnétiques. Un petit pouvoir selon le père, car cela ne servait à rien. J'avais l'impression qu'ils jouaient tous un rôle, qu'ils suivaient un protocole établi à l'avance, qu'ils avaient appris une scène et la répétaient pour ne pas m'effrayer.

Le lendemain, je cherchais le terme « psy » sur Internet. Bien sûr, aucune occurrence. Peut-être voulaient-ils dire télépathie ou une forme hybride qui n'avait pas de nom. Selon moi, tout ce qui m'arrivait là découlait de l'IRM. Finalement, après de nouvelles recherches les mois suivants, je ne cherchais pas la bonne orthographe, c'était « Psi », les perceptions « psi » appelées aussi « Perception extra-sensorielles » (PES).

Je dormais peu, réveillé par des bruits extérieurs à 4 heures du matin ou par ma chienne qui s'était mise à aboyer presque tous les soirs face à un mur de la maison.

D'autres nuits, ils m'orientaient dans mes rêves. Ils interagissaient avec moi en plein sommeil. Plus tard, j'appris que cela s'appelait des dormeurs lucides.

Il y eut les mots lancés, plutôt des syllabes, et je devais les compléter en formant un mot.

Je m'en rendais compte, mais j'étais incapable de refuser. « Bine » et à moi de finir, par exemple « go ». « Bingo », c'est ce que je lui ai répondu. J'étais pris au piège.

Plusieurs fois, en plein sommeil, j'entendais une voix extérieure dicter le déroulé des évènements à suivre, j'obéissais comme un pantin, incapable de me réveiller.

Sur l'une de ces « séances », la voix, une voix chaude qui donnait confiance, me fit plonger dans la mer, elle demandait d'aller toujours plus profond. En apnée, elle m'incitait à retenir ma respiration, j'exécutais les consignes, la peur au ventre. Puis, à un moment, la voix se tut. Seul au milieu des profondeurs, souffle coupé, je

paniquais. À bout de souffle, je pris une grande respiration. Puis une voix familière reconnaissable me lança : « T'es une honte. » Réveillé, conscient, je répondis au père du 5 : « C'est vous la honte. » Je pensais aussi à tous ces gens qui colportaient des rumeurs sur moi. Je fermai les yeux et me rendormis.

Une deuxième tentative a eu lieu, sans doute soumise par hypnose. C'était un jour férié, je crois. Fatigué par ce harcèlement permanent et ces courtes nuits, en plein après-midi, je décidai de m'allonger sur mon lit.

Auparavant, dans la matinée, j'avais eu des mots avec ma mère au téléphone. J'avais décidé de prendre ma voiture pour me rendre à la plage pour oublier une sale nuit subie. À la fermeture du garage, un des fils du 5, je ne le voyais pas mais la baie vitrée de leur maison était ouverte, me lança un « teubé ». Excédé, je répondis que c'étaient des malades, que ce n'était pas possible de faire ça. Le père sortit pour me demander des explications, j'étais déjà en marche arrière pour sortir la voiture, Nairobi derrière aboyait. J'ouvris la porte et le toisai du regard, prêt à répondre lorsque le pare-chocs heurta mon portail. Je l'entendis hurler, ce qu'il faut avouer ne me dérangea pas à ce moment-là. Je repris la voiture et partis tremblant vers ma destination.

Sur la route, je refaisais le film, celui de la nuit avec un nouveau scénario improbable et l'incident du portail.

J'étais en tension extrême, je décidais d'arrêter la voiture un peu plus loin. J'appelai ma mère, je lui demandai si elle était au courant des agissements des voisins, qu'ils me faisaient subir un enfer. Elle tombait des nues, elle ne comprenait pas, je lui demandais de l'aide, je lui disais de me sortir de là, de cette maison, de cette ville. La cinquantaine dépassée, j'implorais de l'assistance ! Quelques secondes après avoir raccroché, Pascal à Paris, averti par Maman, essaya de me calmer. Je lui répétais les faits, sans grandes illusions

des réponses apportées. Finalement, je me rendis à la plage évacuer mon stress, puis rentrai à la maison.

Las, je fermai les volets. J'envoyai un texto à Maman, à ma sœur et à Pascal pour leur dire que je les aimais. Je coupai mon téléphone. Sur mon lit, semi-endormi, de nouveau une voix me plongea dans les limbes. J'avais décidé de m'abandonner, je voulais en finir, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel…

Paupières closes, la voix me faisait franchir des paliers. À chaque bonne réponse, je montais d'un niveau, à chaque mauvaise, j'en redescendais d'un, la récompense étant d'accéder aux portes de l'au-delà. Après quelques tentatives, je parvenais en haut, là encore je ne respirais plus, j'attendais la fin. Elle n'arriva pas, suffoquant, je repris ma respiration.

Après ce nouvel épisode, je compris la dangerosité de ces manipulations répétées. Les enregistrements et sa diffusion après coup devaient faire la joie d'idiots décérébrés. Les altruistes, ensuite, me les faisaient partager sur un canal audio de ma télévision.

Ce qui me faisait le plus peur, c'était leur tentative d'hypnose, de suggestions. Je ne me rendais pas compte au début, mais ils glissaient des pronoms à la troisième personne du singulier, à très bas bruit. Je les intégrais et je les construisais en démarrant par un « il » ou un « on » et j'enchaînais le fil de ma pensée. J'avais appris à les reconnaître et compris où ils voulaient m'amener. Incapable de maîtriser ma pensée, sans aucun doute, j'aurais fini schizophrène.

J'apparentais ces interventions à un viol moral, ils s'introduisaient au plus profond de mon esprit. Il y eut des « tombe ! » et cela fonctionnait. Debout, je perdais l'équilibre un instant avant de me rétablir.

Il y eut aussi une nuit dans laquelle les 5 et 9 se liguaient contre moi, à tour de rôle, de chaque côté. Les 5, côté cuisine et les 9, côté chambre répétaient en boucle « Tu pues la merde », « Tu pues la merde », alternant avec « Ton foie est pourri », « Ton foie est pourri » jusqu'au « T'as un cancer », « T'as un cancer »… Je cherchais mon sommeil pendant que ces malades pratiquaient un chant vaudou des plus dégueulasses. De toute leur folie, ils souhaitaient que ces invocations prennent réalité.

Je ne raconterai pas le jeu sexuel de papa et maman du 5 qui m'avaient convié à leurs ébats du soir, en y mettant micros et amplificateurs pour que je n'en rate pas une miette.

Les matins, pas très frais, je me remettais au travail. Les réunions journalières sur Discord commençaient à 9 h 30, tous à distance. Micros et casques ouverts, on faisait un point sur le planning du jour. En plus des voix de mes collègues, d'autres moins sympathiques venaient couper ma liaison quelques secondes le temps de glisser des « T'es pas logique », « T'es pas développeur », « Tu n'y arriveras pas », « T'es con », « Crève », « On t'interne demain ». Je reconnaissais dans ses amabilités, entre autres, et pas tous les jours, les voix du 9, père et fille, elle étant : « Tu n'y arriveras pas ».

Leur entreprise de démolition n'avait pas de limites. En codant aussi, j'avais le droit à des scènes de jeux, je n'étais plus sur Discord pourtant. Par ondes ou par mon ordinateur, des gens demandaient à de soi-disant experts si je codais bien alors que j'étais au travail sur mes problèmes. Déjà, cela me perturbait dans mes tâches et puis cela me ralentissait. Ils disaient plutôt oui, mais je ne savais pas si réellement ils avaient démarché des experts ou si tout ça était du bluff. J'avais le droit aussi à des commentaires de jeunes qui allaient de leur appréciation sur mon code.

Tout était fait pour me bloquer et démontrer mon incapacité à travailler.

Un jour, je craquai. En plein boulot, pour un ultime « Tu n'y arriveras pas », je jetai l'éponge.

Je contactai mon manager via Discord pour lui dire que j'arrêtais tout, que je ne pouvais plus continuer. Je lui expliquais les voix, les entraves. Il me conseilla de prendre des vacances et de me reposer. Je lui disais qu'il fallait qu'il pense à me remplacer.

J'appelai ma mère. Je lui avais raconté quelques semaines auparavant que des gens parasitaient mes communications avec des trolls. D'ailleurs, j'avais dû lui expliquer la définition. Elle m'avait conseillé alors d'aller voir un psychiatre en ne croyant pas aux faits relatés.

Je lui annonçai là que je stoppais tout, j'avais pris toutes mes vacances, mais il était fort probable que je ne reprenne pas le travail.

Inquiète, elle prit un billet pour la France, ma sœur la rejoignit à Paris, toutes deux vinrent à mon secours.

Je savais qu'elles réfuteraient mes dires et qu'elles ne voulaient pas entendre d'un éventuel complot, mais cette semaine me fut bénéfique. La plage, le soleil, j'étais content de voir Virginie, cela faisait presque deux ans que l'on ne s'était pas vus.

À la fin du séjour, je repris le travail.

Je cherchais des distractions, puisque la télévision m'était interdite, à moins de recevoir une volée d'insultes de jeunes hystérisés.

Je trouvai le jeu d'échecs que je pratiquais sur mon mobile en aléatoire avec des joueurs anonymes.

Sans expérience et connaissant à peine les règles, j'apprenais. Au bout d'un an, j'arrivais à monter mon niveau sur chess.com. Sur différents pseudos, je m'amusais.

Mais le jeu prenait une tournure aussi fatigante que les voix à bas bruit dont j'ai été victime.

Elles aussi s'invitaient à la partie.

Je me rappelle que l'une d'elles demandait à mon adversaire si je jouais bien, si ce coup était bien joué, l'adversaire répondait. Elle demandait aussi si j'étais un génie, je ne voyais pas le rapport avec une partie de détente. Ça me déconcentrait et m'épuisait tout autant que la voix sur mon ordinateur. Elle devait penser que je me prenais pour un génie et qu'il fallait rabaisser mes prétentions.

La voix qui me gênait dans ma concentration cessa au bout de quelque temps.

Au fil des parties de dix minutes, je me rendais compte que je rencontrais des joueurs chevronnés ou peut-être même des bots qui n'avaient pas le score inscrit en haut de leur profil. Intraitables, rapides, ils me laminaient en me maintenant en bas du classement.

Là aussi, on me rabaissait. Je ne savais pas par quels moyens ils manipulaient les parties censées être aléatoires.

Cette volonté de me maintenir à un niveau faible me fit progresser, pas dans le classement, mais dans la manière de jouer.

Un moment, je partis vérifier sur lichess.com si mes statistiques étaient en cohérence avec chess.com. J'atteignais 1 300 ou 1 400 je crois, le double du premier. Puis, de nouveau, les joueurs soi-disant de mon rang me battirent allègrement.

Ces faits-là étaient mineurs par rapport aux autres évènements, mais participaient à cette destruction méthodique de mes croyances. Comme disaient les voix « tu n'es rien » « tu es un cave » et on va te le prouver.

Un autre de leur passe-temps : les voix dans les supermarchés. Une grande récréation pour eux, là aussi en sourdine, non audible,

à des fréquences inhabituelles, ils me harcelaient de mots injurieux. J'avais fini par en rire tellement c'était grotesque.

Un jour, dans l'un, j'étais encore à Dax, j'attendais à la caisse. Là, soudain, une voix de femme excitée et non des enfants habituellement, s'est mise à débiter ses inepties… Un client devant moi posait ses courses sur le tapis roulant. La tête dans son chariot, il leva la tête interrogatif. On s'est regardés quelques secondes puis, sans un mot, il reprit sa routine. Ce jour-là, je n'étais pas le seul à l'entendre. Chacun était à ses affaires en faisant semblant que tout était normal !

Quand vient mon tour, la voix persévérait. Je payais et, sacs à la main, je me dirigeai vers la sortie et l'hystérisation vocale s'éloignait à mesure que je marchais.

J'allais oublier ma musique tant décriée, une petite musique fait par un cave sans partition sur son ordinateur. Casque sur les oreilles, je me mettais dans ma bulle et tentais de composer. Là aussi, j'étais soumis à des railleries. La mère du 5, à l'écoute, balançait « c'est ton *chipset* qui fait ça ! » et d'autres m'interrompaient de leurs avis dont je n'avais que faire. Déjà, on me faisait savoir que je n'en étais pas l'auteur et pour cause le fautif, selon elle : un morceau de moi logé dans mon cerveau agirait sans que j'en aie le contrôle, prenant possession de ma partie créative. Cela ne pouvait pas être ce putois qui avait produit tout ça. Il en était de même avec mes lignes de codes côté dev.

Et puis on ne savait jamais si son *chipset* parvenait à faire un chef-d'œuvre, on ne voulait pas de ça pour la France, fallait l'interrompre immédiatement. J'étais interdit de m'adonner à ma passion, la musique. Agacé, je coupais mon ordinateur frustré.

O

Mes détracteurs disent que ma musique est lourde. Mais comment en serait-elle autrement ?

Ma musique est l'expression de mes sentiments.

Fini l'insouciance des *8*, des *Supernatural Dance*,

Danse du Paon, *Red Embers*, des *Ghost*.

Ô je veux du *Black Day*, *Il était deux fois*, *Blue Heart*, *Hypnotic*.

À cet instant, je veux du lourd de sens.

Reverse

« C'est nous les victimes », « Mayo salaud », « Égoïste », « Pourquoi tu fais ça ? », « C'est pas normal tout ce que tu as fait », en parlant de ma musique.

Et votre connerie, elle est normale ? De torturer de pauvres types, est-ce normal ?

De faire participer une enfant de sept ans à vos insultes, est-ce normal ?

J'avais entendu une fois, un gars me dire : « Tu es comme tous les autres. » J'en avais conclu que je ne devais pas être le seul à être maltraité de la sorte. J'extrapolais en imaginant un business autour du cassage de tête, des manuels, outils et *trojans*, peut-être bien, circulaient sur le darknet. Des équipes spécialisées dans ce domaine loueraient leur service à coups de bitcoins pour se débarrasser « des gens pas normaux », dixit mes harceleurs. Une méthode d'épuration inaudible et invisible, qui grillerait la caboche.

Comment pouvaient-ils croire qu'ils étaient des victimes ? Ils avaient tout renversé, le sens des valeurs, le sens du bien et du mal, le sens du respect. On aurait pu discuter, j'aurais pu envisager un déménagement plus tôt, des solutions existaient. Ils ont préféré s'enfoncer dans leur mensonge, fabriquer un monstre de détestation, en embarquant tout le monde dans leur délire.

Même le déménagement, ils n'en voulaient pas. Lors de mes recherches sur des sites immobiliers, j'entendais la femme du 5 me lancer des « tu restes avec nous », « avec quel argent ? », « Il y a trois mois de préavis » et lors de mes appels téléphoniques aux agences,

une voix de jeune interrompait la conversation en s'exclamant : « Ne le louez pas, de tout de façon il va mourir ! » Je ne sais pas si mon interlocuteur recevait aussi ces invectives mais, de mon côté, j'étais secoué, je me demandais si j'allais pouvoir quitter ce lieu en vie.

Il fallait que je parte. J'élargissais toujours plus loin le lieu de la recherche, je ciblais des régions à faible densité d'habitants dans lesquelles il était encore possible de trouver une petite maison isolée, éloignée des premiers voisins.

Je parcourus le département de la Vienne en faisant treize heures de route aller et retour en une journée dans l'espoir d'échapper au destin funeste promis.

Finalement, je trouvai une petite maison dans les champs à deux heures trente de Dax, dans le Gers. Isolée, elle me convenait. Sans fibre optique pour la connexion Internet, il restait la 4G, indispensable pour pouvoir continuer à travailler.

J'étais prêt à toutes les concessions, pourvu que je quitte cet endroit de malheur où ces fous résidaient.

Comme la fois précédente, je fis un emprunt et fin décembre 2022, je partis de Dax, sans avoir averti au préalable mes harceleurs qu'ils devaient cesser leur folie, que si j'avais le même régime de faveur là-bas, je porterais plainte.

Sur un Fil

Je pensais être sauvé. Mais dès que je branchais la télévision, les insultes repartaient. Parmi les plus zélés, je reconnaissais bien les 5 et 9, plus motivés que jamais à terminer ce qu'ils avaient entrepris à Dax.

Cette hypothèse, je l'avais envisagée et, comme annoncé, je fis un signalement sur Internet à la gendarmerie nationale proche de mon nouveau lieu d'habitation pour harcèlement moral. Je décrivais succinctement les faits en omettant volontairement les actions électromagnétiques subies, par peur de ne

pas être pris au sérieux.

Deux semaines plus tard, ma plainte a été enregistrée pour harcèlement moral :

« Propos ou comportements répétés ayant pour objet ou effet d'une dégradation des conditions de travail pouvant attenter aux droits, à la dignité, à la santé ou à l'avenir professionnel d'autrui ».

Difficile à prouver. J'avais enregistré des sons sortant de la télé, mais de mauvaise qualité. Le gendarme, qui s'était rendu chez moi, n'avait pas constaté véritablement de voix. Il m'avait conseillé de changer de télévision, ce que je fis quelques semaines plus tard.

Ils avaient changé de stratégie. Les 5 et 9 m'interdisaient totalement de regarder une quelconque émission. Fils et mère du 5 ne me lâchaient pas. « Tu n'as pas droit de regarder la télévision », « Tu ne suis plus », « T'es barge », « Crétin »… un flux continu d'inepties me saturait les synapses.

Quand il y avait un moment de répit, interrompu peut-être bien par un programme antispam, le père du 9 prenait le relais. Lui, il avait trouvé le moyen de hacker le réglage de la colorimétrie de ma nouvelle télévision, il déréglait tout. Il passait de 100 % de luminosité à 0, puis remontait au maximum. Je savais que c'était lui, car en plus il parlait, il montrait apparemment à un jeune comment me hacker. À vrai dire, je n'avais pas la certitude qu'il dialoguait avec quelqu'un, il me le faisait croire possiblement.

Quand j'éteignais tout, souvent énervé, je m'emportais, je me demandais comment on pouvait les laisser agir de la sorte. J'en arrivais même à douter, c'était peut-être légal. Ils disaient que j'allais devenir débile, puis tout de suite après, je me reprenais, je ne pouvais pas adhérer à ces foutaises. En France, le pays des droits de l'homme, des médecins auraient conçu un programme mental de torture pour éliminer les gens comme moi, en chemin de débilité.

Non, c'était l'inverse, tout était pensé pour que je ne pense plus !

Dès que je me trouvais seul, les voix de mes bourreaux reprenaient, traversaient les cloisons de la maison ouverte aux quatre vents (humour potache entre personnes de bonne compagnie). Elle n'était pas récente, les câbles électriques ne devaient pas être bien protégés, à chaque fin de salve suivait un bruit de décompensation dans les murs.

Ma chienne aussi subissait cette torture, elle gémissait souvent en fixant les murs, la nuit, elle aboyait sans raison apparente. Elle aussi était schizo ? Il y avait bien une volonté de nuire, d'empêcher de dormir, de travailler, de vivre.

Ça va faire un an bientôt que je suis dans le Gers à l'heure où j'écris. Je suis toujours soumis à des entraves, dans le bureau. Des

« Pauvre type, je suis là », « Crève », « On reste là », « On t'a fait évoluer » viennent polluer ma concentration.

Je suis en train de protéger la maison. J'ai fait appel de la première plainte classée pour faute de preuves. J'espère, qu'au final, les évènements décrits pourront aider des personnes en détresse. Pour ma part, ce sont des jeunes qui font ça et quelques parents irresponsables. Ce procédé insidieux démolit les consciences, rabaisse le peu d'estime qui reste encore en soi. Il ne faut pas croire que ça n'arrive qu'aux autres. Ils prennent des cibles souvent fragiles et les martyrisent jusqu'au renoncement de vivre. Cela peut durer très longtemps, presque quatre ans que ça dure. J'ai cru que j'allais devenir fou. Parlez-en, ne vous murez pas dans le silence, n'ayez pas honte de ce que vous êtes en les écoutant balancer leur haine. Ils nous font payer leur médiocrité. J'aimerais que la honte change de camp, à la marquise de Merteuil conspuée et mise au ban par une partie de la société. La vérité sortira, j'en suis convaincu, et les petits conspirateurs haineux jugés.